



Achille  
Mbembe  
**Brutalisme**



## Avant-propos

---

J'emprunte le concept de brutalisme à la pensée architecturale<sup>1</sup>. Dans mon esprit, cependant, il s'agit d'une catégorie éminemment politique. Comment en irait-il autrement, puisqu'il existe une dimension de l'architecture elle-même qui est, d'emblée, politique, la politique des matériaux inertes ou non, parfois présumés indestructibles. Inversement, qu'est-ce donc que le politique sinon une prise sur des éléments de tous ordres auxquels l'on s'efforce de donner une forme, au besoin par la force, exercice de torsion et de remodelage s'il en est ?

L'architecture est, en second lieu, une politique dans la mesure où elle met inévitablement en branle une tension, ou si l'on veut une répartition du facteur force entre des actes de démolition et de construction, souvent à partir de ce que l'on pourrait appeler des briques élémentaires. La politique est, à son tour, une pratique instrumentée, un travail d'assemblage, d'organisation, de mise en forme et de redistribution, y compris spatiale, d'ensembles corporels vivants, mais, pour l'essentiel, immatériels. Et c'est au point

---

1. Au sujet du mouvement brutaliste, lire en particulier Reyner BANHAM, *The New Brutalism : Ethic or Aesthetic ?*, Architectural Press, Londres, 1966. Voir également Alexander CLEMENT, *Brutalism : Post-War British Architecture*, Crowood Press, Ramsbury, 2011. En ce qui concerne la reprise du concept dans la musique et en particulier dans l'acoustique électronique, voir Mo H. ZAREBI, Dugal MCKINNON, Dale A. CARNEGIE et Ajay KAPUR, « Sound-based brutalism : An emergent aesthetic », *Style and Genre in Electroacoustic Music*, vol. 21, n° 1, 2006.

de jonction de l'immatériel, de la corporalité et des matériaux qu'il convient de localiser le brutalisme<sup>1</sup>.

Situés l'une et l'autre au point d'articulation entre les matériaux, la corporalité et l'immatériel, architecture et politique, ne font pas seulement partie du monde des symboles et du langage. Ils sont également constitutifs du monde technique, du monde des objets et des corps, et surtout des découpages, de ce qu'il faut tailler, affaiblir et mouler, forger et ériger, bref, verticaliser et, ce faisant, remettre en marche. Leur point d'intervention, c'est la zone matière en tant que région du vivant, cet incandescent carrefour d'intensités multiples dont le brut, sous la figure du feu, du béton, du plomb ou de l'acier, est le ressort, ce qui d'emblée congédie les vieilles oppositions entre, d'un côté, un monde de l'esprit et de l'âme, et, de l'autre, un monde des objets. C'est ce brut qui est soumis aux procédés métamorphiques de forçage et de concassage, de saccage, d'incision, de dissection et, s'il le faut, de mutilation.

Architecture et politique sont donc affaire de disposition en règle de matériaux et de corps, affaire de quantités, de volumes, d'étendues et de mesures, de distribution et modulation de la force et de l'énergie. L'érection du vertical en position privilégiée est l'une des traces concrètes du brutalisme, qu'il s'exerce sur des corps ou sur des matériaux. Mais tous les deux sont surtout affaire de travail avec, contre, sur, par-dessus et à travers des éléments.

Dans cet essai, je convoque la notion de brutalisme pour décrire une époque saisie par le pathos de la démolition et de la production, sur une échelle planétaire, de réserves d'obscurité.

---

1. La « corporalité », ici, ne renvoie pas seulement au massif qu'est le corps et tout ce qui le compose objectivement (la peau et ses couleurs, les organes pris individuellement, les os qui en constituent la charpente, le sang qui circule dans les veines, les nerfs, le système pileux qui en dessine comme la végétation, les microbes qui en évoquent la faune, l'eau sans laquelle il succomberait à l'aridité, etc.). La corporalité renvoie aussi à la manière dont le corps est l'objet de perception, c'est-à-dire créé et recréé par le regard, la société, la technologie, l'économie ou le pouvoir ; la façon dont il se pose en relation avec tout ce qui l'entoure ou se meut et crée à son tour un monde.

Et de déchets de toutes sortes, restes, traces d'une gigantesque démiurgie. Il ne s'agira pas de faire la sociologie ou l'économie politique de la brutalisation, encore moins d'en dresser un tableau historique. Il ne s'agira pas non plus de traiter des violences en général ou des formes de la cruauté et du sadisme générées par la tyrannie. Partant de l'extraordinaire richesse du matériau socio-ethnographique d'ores et déjà disponible (et auquel l'on renvoie libéralement dans les notes de référence), l'objectif est d'opérer des *coupes* qui permettent de dessiner une *fresque*, de poser les questions différemment et, surtout, de dire un mot sur ce qui fait le propre de cette époque à laquelle beaucoup de noms ont été accolés, et qui est dominée par trois interrogations centrales : le calcul sous sa forme computationnelle, l'économie sous sa forme neurobiologique et le vivant en proie à un processus de carbonisation<sup>1</sup>.

Au centre de ces trois interrogations se trouve la question des transformations des corps humains et, de manière générale, du futur des « populations » et de la mutation technologique des espèces, qu'elles soient humaines ou non. Or les dommages et blessures que causent ces déplacements ne sont pas des accidents ou de simples dégâts collatéraux. Si, de fait, l'humanité s'est transformée en une force géologique, alors l'on ne peut plus parler d'histoire en tant que telle. Toute histoire est désormais, par définition, géo-histoire, y compris l'histoire du pouvoir. Par brutalisme, je fais donc référence au procès par lequel le pouvoir en tant que force géomorphique désormais se constitue, s'exprime, se reconfigure,

---

1. Pour le versant euro-américain de ces débats, lire William E. SCHEUERMAN, « Hermann Heller and the European crisis : Authoritarian liberalism redux ? », *European Law Journal*, vol. 21, n° 3, 2015 ; Michael A. WILKINSON, « Authoritarian liberalism in the European constitutional imagination : Second time as farce ? », *European Law Journal*, vol. 21, n° 3, 2015 ; Wendy BROWN, « Sacrificial citizenship : Neoliberalism, human capital, and austerity politics », *Constellations*, vol. 23, n° 1, 2016 ; Paul STUBBS et Noemi LENDVAI-BAINTON, « Authoritarian neoliberalism, radical conservatism and social policy within the European Union : Croatia, Hungary and Poland », *Development and Change*, 10 décembre 2019, <<https://doi.org/10.1111/dech.12565>>.

agit et se reproduit par la *fracturation* et la *fissuration*. J'ai également à l'idée la dimension moléculaire et chimique de ces processus. La toxicité, c'est-à-dire la multiplication de substances chimiques et de déchets dangereux, n'est-elle pas une dimension structurelle du présent ? Ces substances et déchets (les déchets électroniques y compris) ne s'attaquent pas seulement à la nature et à l'environnement (l'air, les sols, les eaux, les chaînes alimentaires), mais aussi aux corps ainsi exposés au plomb, au phosphore, au mercure, au béryllium, aux fluides frigorigènes.

Par le biais de ces techniques politiques que sont la fracturation et la fissuration, le pouvoir recrée non seulement l'humain, mais des espèces, véritablement. Le matériau auquel il s'efforce de (re)donner forme ou qu'il tente de transformer en espèces neuves est traité d'une manière similaire à celle que l'on utilise lorsqu'on s'attaque à des roches et à des schistes qu'il s'agit de dynamiter afin d'en extraire du gaz et de l'énergie. Vue sous cet angle, la fonction des pouvoirs contemporains est donc, plus que jamais, de rendre possible l'extraction<sup>1</sup>. Cela requiert une intensification de la répression. Le forage des corps et des esprits en fait partie. L'état d'exception étant devenu la norme et l'état d'urgence permanent, il s'agit d'utiliser à fond le droit dans le but de multiplier les états de non-droit et de démanteler toute forme de résistance.

Aux logiques de fracturation et de fissuration, il convient dès lors d'ajouter celles de l'épuisement et de la déplétion. Une fois de plus, fracturation, fissuration et déplétion ne concernent pas seulement les ressources, mais aussi les corps vivants exposés à l'épuisement physique et à toutes sortes de risques biologiques parfois invisibles (intoxications aiguës, cancers, anomalies congénitales, troubles neurologiques, perturbations hormonales). Réduit à une nappe et à une surface, c'est l'ensemble du vivant qui subit des menaces

---

1. Claudia ARADAU et Martina TAZZIOLI, « Biopolitics multiple : Migration, extraction, subtraction », *Millennium*, 19 décembre 2019, <<https://doi.org/10.1177/0305829819889139>>.

sismiques. C'est cette dialectique de la démolition et de la « création destructrice » en tant qu'elle a pour cible les corps, les nerfs, le sang et le cerveau des humains tout autant que les entrailles du temps et de la Terre qui est au cœur des réflexions qui suivent<sup>1</sup>. Le brutalisme est le nom qui est donné à ce gigantesque procès d'éviction et d'évacuation, mais aussi de désemplissement des vaisseaux et de vidage des substances organiques<sup>2</sup>.

À travers ce nom, l'on cherche à dessiner ce que l'on pourrait appeler une *image-pensée*. L'on cherche à peindre les contours d'une *scène matricielle* ou du moins d'un fond duquel se détache une myriade de situations, d'histoires, d'acteurs. Mais quelles que soient ces différences et par-delà les identités particulières, fracturation et fissuration, désemplissement et déplétion obéissent à un même maître-code : l'universalisation de la condition nègre, le devenir-nègre d'une très grande portion d'une humanité désormais confrontée à des pertes excessives et à un profond syndrome d'épuisement de ses capacités organiques<sup>3</sup>.

Cette question des réserves d'obscurité et, par conséquent, des figures du temps et des figures du pouvoir, m'aura hanté depuis au moins le dernier quart du xx<sup>e</sup> siècle<sup>4</sup>. Dans ma réflexion, elle est toujours allée de pair avec l'interrogation concernant ce que nous sommes devenus, ce que nous aurions pu accomplir et ce que nous aurions pu être, l'Afrique, la planète, l'humanité et, de manière plus générale, le vivant<sup>5</sup>.

---

1. Voir, pour d'autres approches, Martijn KONINGS, *Capital and Time : For a New Critique of Neoliberal Reason*, Stanford University Press, Stanford, 2018 ; Adriano COZZOLINO, « Reconfiguring the state : Executive powers, emergency legislation and neoliberalization in Italy », *Globalizations*, vol. 16, n° 3, 2019, p. 336-352.

2. Susanne SOEDERBERG, « Evictions : A global capitalist phenomenon », *Development & Change*, 2 février 2018, <<https://doi.org/10.1111/dech.12383>>.

3. Achille MBEMBE, *Critique de la raison nègre*, La Découverte, Paris, 2013.

4. Achille MBEMBE, *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*, Karthala, Paris, 2000 ; rééd. La Découverte, 2020.

5. ID., *Sortir de la grande nuit. Essai sur l'Afrique décolonisée*, La Découverte, Paris, 2010.

Loin d'ouvrir sur la mélancolie, il s'agissait de poser les fondations d'une critique des rapports entre mémoire, potentialité et « futurité ».

Il s'agissait de comprendre pourquoi tout ce qui circule, tout ce qui passe, à commencer par le temps qui s'écoule, demeurait l'enjeu ultime pour tout pouvoir. Tout pouvoir rêve en effet sinon de se faire temps, du moins d'en annexer et d'en coloniser les propriétés intrinsèques. Dans son abstraction, le propre du temps n'est-il pas d'être inépuisable, objectivement incalculable et, par-dessus tout, inappropriable ? Davantage encore, il est indestructible. Et c'est peut-être cette dernière propriété, l'indestructibilité, qui fascine le pouvoir en dernière instance. Voilà pourquoi, dans son essence, tout pouvoir aspire à se faire temps ou, du moins, à en ingérer les qualités. En même temps, le pouvoir est, de bout en bout, une technique d'instrumentation et de construction. Il a besoin de pâte, de béton, de ciment, de mortier, de poutres, de pierres à concasser, de plomb, d'acier – et de corps faits d'os, de chair, de sang, de muscles et de nerfs. Démolir est en effet une gigantesque tâche.

Ces pratiques de démolition, de cassage, de caillassage, de saccage et de concassage sont au cœur du brutalisme dans son acception politique. Elles ne sont pas l'exact équivalent de la dévoration, de l'autophagie ou du cannibalisme (peu importe la définition que l'on donne de ces termes) que l'on avait coutume de repérer dans les sociétés antiques ou primitives<sup>1</sup>. Propulsées à la fois par les vieilles machines et par les technologies computationnelles les plus avancées, elles sont profondément futuristes et pèseront d'un poids singulier sur le devenir de la Terre. Elles ont une dimension à la fois géologique, moléculaire et neurologique.

---

1. Voir Anselm JAPPE, *La Société autophage. Capitalisme, démesure et autodestruction*, La Découverte, Paris, 2017. Pour une interprétation catabolique de ces pratiques, lire Joseph TONDA, *Le Souverain moderne. Le corps du pouvoir en Afrique centrale, Congo et Gabon*, Karthala, Paris, 2005, puis *L'Impérialisme postcolonial. Critique de la société des éblouissements*, Karthala, Paris, 2015.

Je ne m'en suis rendu compte qu'au moment d'écrire le présent livre : une partie de mes réflexions depuis le dernier quart du xx<sup>e</sup> siècle auront porté sur la pratique et l'expérience du pouvoir en tant qu'exercice de démolition des êtres, des choses, des rêves et de la vie dans le contexte africain moderne. J'avais été frappé par la somme d'énergie consacrée, surtout au bas de l'échelle sociale, aux interminables actes de rafistolage, voire de réparation de ce qui avait été cassé, brisé, ou simplement englouti par la rouille, laissé dans un état d'abandon prolongé.

Je tardais à comprendre que bien des pratiques de démolition ne relevaient pas de l'accident. En bien des cas, l'on était face à des modes de régulation du vivant qui fonctionnaient sur la base de la multiplication de situations apparemment intolérables, parfois absurdes et inextricables, souvent invivables. C'était parce que de tels contextes étaient régis par la loi de l'impossibilité et de la démolition<sup>1</sup>. Ce qui au départ m'était apparu comme un trait spécifique à ce que j'avais appelé la postcolonie commença à perdre de sa singularité au fur et à mesure que mon travail faisait l'objet de réappropriations multiples en divers contextes. Je compris qu'il s'agissait d'une trame dont l'échelle était bien plus grande que le continent africain. Ce dernier n'était, à la vérité, qu'un laboratoire de mutations d'ordre planétaire<sup>2</sup>. Depuis lors, c'est à réfléchir à ce tournant planétaire du prédicat africain et à son pendant, le devenir-africain du monde, que, avec d'autres, je me suis attelé<sup>3</sup>.

---

1. Lire successivement Achille MBEMBE, « Désordres, résistances et productivité », *Politique africaine*, n° 42, 1991, p. 2-8 ; « Pouvoir, violence et accumulation », *Politique africaine*, n° 39, 1990, p. 7-34 ; « Prosaics of servitude and authoritarian civilities », *Public Culture*, vol. 5, n° 1, 1992 ; « Du gouvernement privé indirect », *Politique africaine*, n° 73, 1999, p. 103-121 ; « Necropolitics », *Public Culture*, vol. 15, n° 1, 2003, p. 11-40 ; « Essai sur le politique en tant que forme de la dépense », *Cahiers d'études africaines*, n° 173-174, 2004, p. 151-192.

2. Achille MBEMBE, *Critique de la raison nègre*, La Découverte, Paris, 2013 ; *Politiques de l'inimitié*, La Découverte, Paris, 2016.

3. Felwine SARR, *Habiter le monde. Essai de politique relationnelle*, Mémoire d'ancier, Montréal, 2018 ; Achille MBEMBE et Felwine SARR (dir.), *Politique des Temps*, Philippe Rey/Jijmsaan, Paris, 2019.

Le temps est effectivement à la forge et au marteau, à la braise et à l'enclume, et le forgeron est peut-être le dernier avatar des grands sujets historiques. Une vaste entreprise d'occupation de territoires, d'emprise sur les corps et les imaginaires, de désassemblage, de déliaison et de démolition est en cours<sup>1</sup>. Elle débouche, à peu près partout, sur des « états d'urgence » ou des « états d'exception » qui, très vite, se prolongent et deviennent permanents<sup>2</sup>. Les modalités contemporaines de la démolition se cristallisent alors que les dichotomies classiques forme/matière, matière/matériau, matériel/immatériel, naturel/artificiel et fin/moyen sont profondément remises en question. À la logique des oppositions s'est substituée celle des permutations, des convergences et des conversions multiples. Il n'y a plus de matière foncièrement disponible et docile. Il n'y en a que coconstituée à partir d'une hétérogénéité de matrices et de connexions.

Un indubitable changement d'époque, mais aussi de condition, est en cours, engendré par les transformations de la biosphère et de la technosphère. Ce processus, qui provoque des secousses inédites, est planétaire. Son but est de précipiter la mutation de l'espèce humaine et d'accélérer son passage à une nouvelle condition, à la fois plastique et synthétique, et par conséquent pliable et extensible. Pour aménager le passage vers une nouvelle dispensation terrestre (un nouveau *nomos* de la Terre), il faut en effet sinon abolir la société, du moins la sculpter et, éventuellement, la remplacer par un nanomonde, celui des dispositifs cellulaires, neuronaux et computationnels. Monde de tissus plastiques et de sang synthétique, il sera peuplé de corps et entités mi-naturels,

---

1. Lire Adi OPHIR, Michal GIVONI et Sari HANAFI, *The Power of Inclusive Exclusion : Anatomy of Israeli Rule in the Occupied Palestinian Territories*, Zone Books, New York, 2009 ; John REYNOLDS, « Repressive inclusion », *Journal of Legal Pluralism and Unofficial Law*, vol. 49, n° 3, 2017, p. 268-293.

2. Haley DUSCHMINSKI et Shrimoyee Nandini GHOSH, « Constituting the occupation : Preventive detention and permanent emergency in Kashmir », *Journal of Legal Pluralism and Unofficial Law*, vol. 49, n° 3, 2017, p. 314-337.

mi-artificiels<sup>1</sup>. Il faut, dans un ultime geste d'hybridation de la matière et de l'esprit, rapatrier l'humain au point de jonction du matériel, de l'immatériel et de l'incorporel, tout en effaçant une bonne fois pour toutes la trace de glaise inscrite au front et sur le visage de l'humanité depuis que la Terre l'a accueillie sur sa surface et dans ses entrailles.

La transformation de l'humanité en matière et énergie est le projet ultime du brutalisme. Dans cet essai, l'attention porte de manière singulière sur la monumentalité et le gigantisme d'un tel projet. Vaste entreprise, puisque ce n'est pas seulement l'architecture du monde qu'il faudra remodeler, mais le tissu du vivant lui-même et ses diverses membranes. On l'aura compris, les réflexions contenues dans cet essai ne sont rien d'autre qu'un long argument en faveur d'une nouvelle conscience planétaire et pour la refondation d'une communauté des humains en solidarité avec l'ensemble du vivant. L'appartenance à un sol commun, tangible, palpable et visible n'advient pas sans lutte. Mais, comme l'avait pressenti Frantz Fanon, la lutte authentique est, dans sa priméité, une affaire de réparation, à commencer par la réparation de ce qui a été brisé.

\*

Si cet argument en faveur d'une nouvelle *politique de la réparation* a quelque mérite que ce soit, je le dois à la sollicitude de nombreux amies, amis et institutions, à commencer par le Witwatersrand Institute for Social and Economic Research (WISER) à Johannesburg où j'ai bénéficié, depuis 2001, d'une extraordinaire liberté et d'incomparables conditions de travail. J'exprime ma gratitude à la directrice de l'Institut, le professeur Sarah Nuttall, et à mes collègues Keith Breckenridge, Isabel Hoffmeyer, Sherine Hassim, Pamila

---

1. Julie KENT et Darian MEACHAM, « "Synthetic blood" : Entangling politics and biology », *Body & Society*, 14 janvier 2019, <<https://doi.org/10.1177/1357034X18822076>>.

Gupta, Jonathan Klaaren, Hlonipha Mokoena, Richard Rottenburg, Adila Deshmukh et Najibha Deshmukh.

Les Ateliers de la pensée de Dakar ont été un véritable laboratoire, le lieu d'un dialogue soutenu avec Felwine Sarr, Elsa Dorlin, Nadia Yala Kisukidi, Françoise Vergès, Abdurahmane Seck et Bado Ndoye. J'ai bénéficié de l'hospitalité de maintes institutions et cercles étrangers. Ce fut, en particulier, le cas du Jakob-Fugger Zentrum de l'université d'Augsburg (Allemagne), de la chaire Albertus Magnus de l'université de Cologne, de l'Institut d'analyse du changement dans l'histoire et les sociétés contemporaines de l'Université catholique de Louvain (Belgique), de la Litteraturhuset à Oslo (Norvège), du Franklin Humanities Institute à l'université de Duke (États-Unis), du Whitney Humanities Center de l'université de Yale (États-Unis), du Gerda Henkel Stiftung à Düsseldorf, du Ernst Bloch-Zentrum à Mannheim (Allemagne), du Thalia Theater à Hambourg, du Düsseldorfer Schauspielhaus, de la Maison du banquet et des générations à Lagrasse, du laboratoire LLCP (Les logiques contemporaines de la philosophie) et de l'UMR LEGS (Laboratoire en études de genre et de sexualité) de l'université de Paris 8-Vincennes-Saint-Denis, du Forum Philo Le Monde Le Mans – Le Mans Université (France).

Comme par le passé, j'ai pu compter sur la fidèle amitié et l'indéfectible soutien de David Goldberg, Paul Gilroy, Jean et John Comaroff, Charlie Piot, Ian Baucom et Éric Fassin. Les Éditions La Découverte, Stéphanie Chevrier, Pascale Iltis, Delphine Ribouchon et Bruno Auerbach m'ont prodigué maints encouragements.

Des fragments de chapitres ont paru sous divers formats dans *Le Débat*, *Esprit*, *Le Monde*, *AOC*.

## Introduction

---

L'on a beau faire comme si l'accélération technologique et le passage à une civilisation computationnelle constituait la nouvelle voie vers le salut<sup>1</sup>, tout se passe comme si, en vérité, la courte histoire de l'humanité sur Terre était d'ores et déjà consommée. Le temps lui-même aurait perdu toute potentialité. Le système de la nature étant désormais détraqué, il ne resterait qu'à contempler la fin du monde. La tâche de la pensée ne consisterait plus, dès lors, qu'à en faire l'annonce. D'où l'actuelle montée en puissance de toutes sortes de récits eschatologiques et du discours de la collapsologie<sup>2</sup>.

### La combustion du monde

Celui-ci risque, en effet, de dominer les décennies qui s'annoncent. Il se répand sur fond d'angoisses multiples. D'une part, les réflexes prédateurs qui avaient marqué les premières phases du développement du capitalisme partout s'aiguisent au fur et à mesure que la machine se libère de tout ancrage et arbitrage et se saisit du vivant lui-même comme

---

1. Un exemple de ce techno-optimisme est Christopher J. PRESTON, *The Synthetic Age : Outdesigning Evolution, Resurrecting Species, and Reengineering our World*, MIT Press, Cambridge, 2018.

2. Mabel GERGAN, Sara SMITH et Pavithra VASUDEVAN, « Earth beyond repair : Race and apocalypse in collective imagination », *Environment and Planning D : Society and Space*, 7 février 2018, <<https://doi.org/10.1177/0263775818756079>>.

de sa matière première<sup>1</sup>. D'autre part, du point de vue de la production de signes qui parlent au futur, l'on ne cesse de tourner en rond. Au Nord en particulier, les vieilles pulsions impérialistes se conjuguent désormais à la nostalgie et à la mélancolie<sup>2</sup>. Il en est ainsi parce que, frappé de lassitude morale et saisi par l'ennui, le centre est à présent irrémédiablement rongé par un désir exacerbé de frontière et par la peur de l'effondrement, d'où les appels à peine déguisés non plus à la conquête en tant que telle, mais à la sécession<sup>3</sup>.

Si le tempérament est au repli et à la clôture, c'est en partie parce que l'on ne croit plus en l'avenir<sup>4</sup>. Le temps ayant éclaté, et la durée étant évacuée, seule compte désormais l'urgence<sup>5</sup>. La Terre serait contaminée pour de bon<sup>6</sup>. L'on n'attend plus rien, sinon la fin elle-même. Du reste, la vie au bord des extrêmes est en passe de devenir la norme, notre condition commune. La concentration du capital entre quelques mains n'a jamais atteint des niveaux aussi élevés qu'aujourd'hui<sup>7</sup>. À l'échelle planétaire, une ploutocratie dévorante n'a cessé de jouer de

---

1. Shoshana ZUBOFF, *The Age of Surveillance Capitalism : The Fight for a Human Future at the New Frontier of Power*, Harvard University Press, Cambridge, 2018.

2. Paul GILROY, *Postcolonial Melancholia*, Columbia University Press, New York, 2006.

3. Luiza BIALASIEWICZ, « Off-shoring and out-sourcing the borders of Europe : Lybia and EU border work in the Mediterranean », *Geopolitics*, vol. 17, n° 4, 2012, p. 843-866. Lire aussi Laia Soto BERMANT, « The Mediterranean question : Europe and its predicament in Southern peripheries », in Nicholas DE GENOVA, *The Borders of Europe*, Duke University Press, Durham, 2017.

4. Pour une tentative de reproblématisation du futur par-delà l'idéologie du progrès, voir Arjun APPADURAI, *Condition de l'homme global*, Payot, Paris, 2013. Lire par ailleurs le dossier « The futures industry », *Paradoxa*, vol. 27, s.d. Au sujet des rapports entre le futur et les frontières de la vie, voir Juan Francisco SALAZAR, « Microbial geographies at the extreme of life », *Environmental Humanities*, vol. 9, n° 2, 2017, p. 398-417.

5. Amanda H. LYNCH et Siri VELAND, *Urgency in the Anthropocene*, MIT Press, Cambridge, 2018.

6. François JARRIGE et Thomas LE ROUX, *La Contamination du monde. Une histoire des pollutions à l'âge industriel*, Seuil, Paris, 2017.

7. Voir Ian G. R. SHAW et Marv WATERSTONE, *Wageless Life : A Manifesto for a Future beyond Capitalism*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2019.

l'ici et de l'ailleurs pour capturer et séquestrer les biens de l'humanité et, bientôt, l'ensemble des ressources du vivant<sup>1</sup>.

Au même moment, des couches entières de la société courent le risque accru d'un vertigineux déclassement<sup>2</sup>. Il n'y a guère longtemps, elles avaient la possibilité de changer de statut et de faire l'expérience d'une mobilité ascendante. La course étant désormais à la dégringolade, elles en sont réduites à lutter pour retenir et, éventuellement, sécuriser le peu qui leur reste. Mais, au lieu d'attribuer la responsabilité de leurs déboires au système qui les provoque, elles rabattent la menace de paupérisation qu'elles affrontent sur d'autres plus malheureuses qu'elles, d'ores et déjà lésées dans leur existence matérielle, et en appellent à davantage de brutalité contre celles et ceux qui ont été dépouillés d'à peu près tout<sup>3</sup>.

Ce désir de violence et d'endogamie et la montée des angoisses ont lieu sur fond d'une prise de conscience – beaucoup plus accentuée qu'auparavant – de notre finitude spatiale. La Terre ne cesse en effet de se contracter. En tant que système en lui-même fini, elle a atteint ses limites. Le partage entre la vie et la non-vie n'en est que plus révélateur. Il n'existe de corps vivant qu'en relation avec la biosphère, dont il est une composante à part entière. Celle-ci n'est pas seulement une réalité physique, organique, géologique, végétale ou atmosphérique. Comme le redécouvrent maints scientifiques, elle est également tissée au fil de réalités noumérales, celles qui se trouvent à la source du sens existentiel<sup>4</sup>.

---

1. Voir Aeron DAVIS, « Top CEOs, financialization and the creation of the super-rich economy », *Cultural Politics*, vol. 15, n° 1, 2019. Voir également Iain HAY et Samantha MULLER, « That tiny stratospheric apex that owns most of the world », *Geographical Research*, vol. 50, n° 1, 2012, p. 75-88. Lire Melissa COOPER, *Life as Surplus : Biotechnology and Capitalism in the Neoliberal Era*, University of Washington Press, Seattle, 2008.

2. Saskia SASSEN, *Expulsions. Brutalité et complexité dans l'économie globale*, Gallimard, Paris, 2016 [2014].

3. Lire James TYNER, *Dead Labor : Toward a Political Economy of Premature Death*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2019.

4. Voir Stefan HELMREICH, *Sounding the Limits of Life : Essays in the Anthropology of Biology and Beyond*, Princeton University Press, Princeton,

Cette expérience des limites, certains l'auront vécue avant d'autres. Pour bien des régions du Sud, en effet, *recréer du vivant à partir de l'invivable* aura été la condition des siècles durant<sup>1</sup>. La nouveauté est que nous partageons désormais cette épreuve avec plusieurs autres que ne pourront protéger à l'avenir ni aucun mur, ni aucune frontière, ni aucune bulle ou enclave.

L'expérience de la combustion du monde et du basculement vers les extrêmes ne se donne pas seulement à voir dans l'épuisement vertigineux des ressources naturelles, des énergies fossiles ou des métaux qui soutiennent l'infrastructure matérielle de nos existences<sup>2</sup>. Elle se manifeste également sous une forme toxique dans l'eau que nous buvons<sup>3</sup>, dans la nourriture que nous consommons, dans la technosphère<sup>4</sup>, voire dans l'air que nous respirons<sup>5</sup>. Elle est à l'œuvre dans les transformations que subit la biosphère, ainsi que l'attestent des phénomènes comme l'acidification des océans, la montée des eaux, la destruction d'écosystèmes complexes, bref le basculement climatique, le réflexe de fuite et la course à l'exode pour ceux dont les milieux de vie ont été saccagés. En réalité, c'est le système nourricier de la Terre lui-même qui est atteint et, avec lui, peut-être la capacité des humains de faire histoire avec d'autres espèces.

---

2016 ; Istvan PRAET et Juan Francisco SALAZAR, « Familiarizing the extraterrestrial/Making our planet alien », *Environmental Humanities*, vol. 9, n° 2, 2018, p. 309-324.

1. Kathryn YUSOFF, *A Billion Black Anthropocenes or None*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2019.

2. Pour une étude de cas, lire Pierre BÉLANGER (dir.), *Extraction Empire : Undermining the Systems, States, and Scales of Canada's Global Resource Empire*, MIT Press, Cambridge, 2018.

3. Bérengère SIM, « Poor and African American in Flint : The water crisis and its trapped population », in François GEMENNE, Caroline ZICKGRAF et Dina IONESCO (dir.), *The State of Environmental Migration 2016*, Presses universitaires de Liège, Liège, 2016.

4. Miriam L. DIAMOND, « Toxic chemicals as enablers and poisoners of the technosphere », *The Anthropocene Review*, vol. 4, n° 2, 2017, p. 72-80.

5. Lire Josh BERSON, *The Meat Question : Animals, Humans, and the Deep History of Food*, MIT Press, Cambridge, 2019.

Il n'y a pas jusqu'à notre conception du temps qui ne soit remise en cause<sup>1</sup>. Alors même que les vitesses ne cessent d'exploser et les distances d'être conquises, le temps concret, celui de la chair du monde et de sa respiration, et celui du Soleil qui vieillit, n'est plus extensible à l'infini<sup>2</sup>. Au fond, il nous est désormais compté<sup>3</sup>. Nous sommes de plain-pied dans l'âge de la combustion du monde. Du coup, c'est à l'urgence que nous faisons face. Or la réalité de l'urgence, de la fragilité et de la vulnérabilité, bien des peuples de la Terre en ont enduré l'épreuve avant nous, au détour des nombreux désastres qui ont scandé leur histoire, celle des exterminations et autres génocides, des massacres et de la dépossession, la litanie des razzias esclavagistes, des déplacements forcés, du confinement dans des réserves<sup>4</sup>, des paysages carcéraux<sup>5</sup>, des ravages coloniaux<sup>6</sup> et des restes osseux le long de frontières minées<sup>7</sup>.

La possibilité d'une rupture générique plane donc sur la membrane même du monde, soumise qu'elle est à une radioactivité corrosive<sup>8</sup>. Elle est propulsée d'une part par l'escalade technologique et l'intensification de ce que nous

---

1. Dipesh CHAKRABARTY, « Le climat de l'histoire : quatre thèses », *La Revue internationale des livres et des idées*, n° 15, 2010 [2009], p. 22-31.

2. James LOVELOCK, *Novacene : The Coming Age of Hyperintelligence*, MIT Press, Cambridge, 2019.

3. Marcus HALL, « Chronophilia ; or, bidding time in a Solar System », *Environmental Humanities*, vol. 11, n° 2, 2019, p. 373-401.

4. Gary FIELDS, *Enclosure : Palestinian Landscapes in a Historical Mirror*, University of California Press, Berkeley, 2017.

5. Brett STORY, *Prison Land : Mapping Carceral Power Across Neoliberal America*, University of Minnesota Press, Minneapolis, 2019.

6. Voir « Reflections on the Plantationocene : A conversation with Donna Haraway and Anna Tsing », 18 juillet 2019, <[www.edgeeffects.net](http://www.edgeeffects.net)>.

7. Jason DE LEÓN, *The Land of Open Graves : Living and Dying on the Migrant Trail*, University of California Press, Berkeley, 2015.

8. Mochamad Adhiraga PRATAMA, Minoru YONEDA et Yosuke YAMASHIKI, « Future projection of radiocesium flux to the ocean from the largest river impacted by Fukushima Daiichi nuclear power plant », *Scientific Report*, n° 5, 2015. Lire, par ailleurs, Sven LUTTICKEN, « Shattered matter, transformed forms : Notes on nuclear aesthetics », *e-flux*, n° 94, 2018 (1<sup>re</sup> partie), et n° 96, 2019 (2<sup>e</sup> partie).

appelons ici le *brutalisme*, et d'autre part par les logiques de combustion et la production lente et indéfinie de toutes sortes de nuages de cendres, de pluies acides, bref de ruines au milieu desquelles sont contraints de vivre ceux dont les mondes se sont effondrés<sup>1</sup>. Strictement parlant, l'âge de la combustion du monde est un âge posthistorial<sup>2</sup>. La perspective d'un tel événement a relancé de vieilles courses, à commencer par la course vers une nouvelle partition de la Terre. Elle a aussi ressuscité de vieux cauchemars, à commencer par celui de la division du genre humain en différentes espèces et variétés marquées, chacune, par leurs supposées irréconciliables spécificités<sup>3</sup>.

C'est peut-être ce qui explique la relance sur une échelle planétaire du désir d'endogamie et des pratiques de sélection et de triage qui avaient marqué l'histoire de l'esclavage et de la colonisation, deux moments de rupture portés par l'orage d'acier, tout autant qu'alimentés par le combustible qu'aura été le racisme dans la modernité<sup>4</sup>. Contrairement à ces époques, la nouvelle pulsion de sélection s'appuie dorénavant sur toutes sortes de nanotechnologies<sup>5</sup>. Cette fois, il ne s'agit plus seulement de machines, mais de quelque chose de plus gigantesque encore, quelque chose sans limites apparentes, à la confluence du calcul, des cellules et des neurones, et qui semble défier l'expérience même de la pensée<sup>6</sup>. La technologie s'est faite biologie et neurologie. Elle est devenue une réalité

---

1. Matthew S. HENRY, « Extractive fictions and postextraction futurisms : Energy and environmental injustice in Appalachia », *Environmental Humanities*, vol. 11, n° 2, 2019, p. 402-426.

2. Clive HAMILTON, Christophe BONNEUIL et François GEMENNE (dir.), *The Anthropocene and the Global Environmental Crisis : Rethinking Modernity in a New Epoch*, Routledge, Londres, 2015.

3. Daniel Martinez HO SANG et Joseph E. LOWNDES, *Producers, Parasites, Patriots : Race and the New Right-Wing Politics of Precarity*, Minnesota University Press, Minneapolis, 2019.

4. A. MBEMBE, *Critique de la raison nègre*, *op. cit.*

5. Ruha BENJAMIN, *Race After Technology : Abolitionist Tools for the New Jim Code*, Polity, Londres, 2019.

6. Luciana PARISI, « Instrumentality, or the time of inhuman thinking », 15 avril 2017, <[www.technosphere-magazine.hkw.de](http://www.technosphere-magazine.hkw.de)>.

figurale, et c'est l'ensemble des relations fondamentales des humains avec le monde qui en sort ébranlé.

Alors que tout pousse vers une unification sans précédent de la planète, le vieux monde des corps et des distances, de la matière et des étendues, des espaces et des frontières persiste en se métamorphosant. Davantage encore, la transformation de l'horizon du calcul ne cesse d'aller de pair avec le retour spectaculaire de l'animisme, le culte du moi et des objets, tandis que l'extension presque indéfinie des logiques de quantification entraîne une accélération inattendue du devenir-artificiel de l'humanité. Ce devenir-artificiel de l'humanité et son pendant, le devenir-humain des objets et des machines, constituent peut-être la véritable substance de ce que d'aucuns nomment, aujourd'hui, le « grand remplacement ».

Le brutalisme est son véritable nom, apothéose d'une forme de pouvoir sans limite extérieure ni dehors, et qui a renoncé aussi bien au mythe de la sortie qu'à celui d'un *autre monde à venir*. Concrètement, le brutalisme se caractérise par l'étroite imbrication de plusieurs figures de la raison : la raison économique et instrumentale, la raison électronique et digitale et la raison neurologique et biologique. Il repose sur la profonde conviction selon laquelle il n'existe plus de distinction entre le vivant et les machines. La matière en dernière instance, c'est la machine, c'est-à-dire, de nos jours, l'ordinateur dans son sens le plus extensif, aussi bien le nerf, le cerveau, que toute réalité numineuse. C'est en elle que gît l'étincelle du vivant. Désormais, les mondes de la matière, de la machine et de la vie ne font plus qu'un. Vecteurs privilégiés du néovitalisme qui nourrit le néolibéralisme, animisme et brutalisme accompagnent notre passage à un nouveau système technique plus réticulaire, plus automatisé, à la fois plus concret et plus abstrait. Dans ces conditions, est-il possible de faire de la Terre et du vivant non seulement des lieux de provocation intellectuelle, mais des concepts proprement politiques et des *événements pour la pensée* ?

On retrouve l'idée d'une rupture générique, à la fois tellurique, géologique et presque techno-phénoménale au

fondement de la pensée afro-diasporique moderne. Elle est particulièrement présente dans les trois courants que sont l'afropessimisme, l'afrofuturisme et l'afropolitanisme. Chacun de ces courants est animé par la thématique de la graine tombée sur un sol désolé et qui s'efforce de capter des rayons de lumière afin de survivre dans un milieu hostile. Jetée dans un monde inconnu et confrontée aux extrêmes, comment, en effet, cette graine peut-elle germer là où il y a si peu et où tout pousse à la dessiccation ? Quels systèmes racinaires faut-il développer et quelles parties souterraines faut-il entretenir ? Dans chacun de ces trois courants, et en particulier dans l'afrofuturisme, l'invention d'un nouveau monde est, chaque fois, un acte vibratoire. Cet acte procède de ce que l'on pourrait appeler l'imagination radicale<sup>1</sup>. Le propre de l'acte vibratoire est d'enjamber et de dépasser le donné et ses contraintes. C'est en cela que l'acte vibratoire participe de l'activité technique si, par activité technique, l'on entend la capacité d'actualisation, de déploiement et de manifestation d'une réserve de puissance<sup>2</sup>.

Dans ces trois courants, l'Afrique aura paradoxalement, par-delà la blessure, représenté cette réserve de puissance, ou encore cette *puissance en réserve*, la seule capable de rapatrier l'humain non sur la Terre, mais dans le Cosmos. Puissance potentiellement constitutive, en réalité, aussi bien en sa forme, en ses vibrations qu'en sa matière, tant elle est susceptible d'ouvrir sur un champ illimité de permutations et de structurations neuves. Dans le présent essai, nous partons par conséquent de l'hypothèse selon laquelle *c'est sur le continent africain, le pays natal de l'humanité, que la question de la Terre se posera désormais de la manière la plus inattendue, la plus complexe et la plus paradoxale.*

C'est là, en effet, que les possibilités de dépérissement sont les plus criantes. Mais c'est aussi là que les opportunités

---

1. Erik STEINBERG, *Afrofuturism and Black Sound Studies : Culture, Technology, and Things to Come*, Palgrave Macmillan, Londres, 2019.

2. Hadi RIZK, *L'Activité technique et ses objets*, Vrin, Paris, 2018, p. 147.

de *métastase créatrice* sont les plus mûres, que certains des enjeux planétaires ayant trait à la question de la réparation se manifesteront avec le plus d'acuité, à commencer par la réparation du vivant dans son ensemble, la persistance et la durabilité des corps humains en mouvement et en circulation, des objets qui sont nos compagnons, mais aussi de la *part d'objet* désormais indissociable de ce qu'est devenue l'humanité. *Vibranium* de la Terre (dans le sens où d'autres parlent d'un *sensorium*), c'est là, également, que toutes les catégories ayant servi à imaginer ce qu'est l'art, le politique, les besoins, l'éthique, la technique et le langage sont remises en cause de la manière la plus radicale, alors même que, simultanément, ne cessent d'émerger des formes paradoxales du vivant.

Du reste, ce tournant planétaire de la condition africaine et l'africanisation tendancielle de la condition planétaire constitueront peut-être les deux événements philosophiques, culturels et artistiques majeurs du *xxi<sup>e</sup>* siècle. C'est en effet ici que les grandes questions du siècle, celles qui interrogent de la façon la plus immédiate la race humaine, se poseront avec le plus d'urgence et le plus d'acuité, qu'il s'agisse du repeuplement en cours de la planète, des grands mouvements de population et de l'impératif de la défrontiérisation, du futur de la vie et de la raison, ou encore de la nécessaire décarbonisation de l'économie. En raison de ses gigantesques gisements animistes, toute pensée planétaire sera forcément obligée de se confronter au signe africain.

### Le *pharmakon* de la Terre

C'est la raison pour laquelle, par « signe africain », il faudra dorénavant entendre ce qui, toujours, excède ce qui se donne à voir. Au demeurant, c'est à la manifestation de cet excédent et de cet au-delà des apparences que s'essaie la création afro-diasporique contemporaine. C'est ce qu'elle s'efforce de charger d'une énergie particulière. Sur la scène du monde, l'Afrique est de nouveau l'objet d'une intense activité à la fois psychique et onirique, tout comme au début

du xx<sup>e</sup> siècle. De l'intérieur et dans ses différentes diasporas, le rêve d'une nation debout, puissante et singulière au sein de l'humanité, ou encore d'une civilisation (le mot n'est pas de trop) capable de greffer sur des traditions autochtones millénaires un noyau technologique futuriste, connaît un regain d'intérêt.

La production cinématographique met en scène une terre qui recèle des richesses insondables, toutes sortes de minerais, de *matières premières* qui en font indubitablement le *pharmakon de la Terre*. La science-fiction, la danse, la musique et le roman évoquent des rituels de résurrection presque telluriques, lorsque, à même la glaise ou enseveli sous le sol rouge ocre, le corps du roi entreprend son voyage vers les ancêtres, porté par l'ombre d'Osiris, et se met à dialoguer avec les morts. La mode et la photographie s'emparent de costumes d'une solaire beauté, dans un déluge de couleurs et une tornade de formes.

Partout, des corps aux couleurs luisantes, du noir bleu foncé au noir soleil, noir de feu, noir marron et jaunâtre, noir de glaise, noir de cuivre et d'argent, noir lunaire, noir volcanique et noir de cratère font leur apparition, véritables hymnes à la multiplicité, la prolifération et la dissémination. Que dire, par ailleurs, de la matière en harmonie avec le monde des songes et des machines, elles-mêmes sculptées à l'image du monde des animaux, des oiseaux, de la flore, de la faune et d'un milieu aquatique ancien ? Et, par-dessus tout, comment ne pas évoquer la femme ? Car, s'agissant de la durée et de la renaissance du monde, n'en est-elle pas, finalement, l'énigme en même temps que le secret ?

Tout, ici, s'est toujours conjugué au pluriel. La vie elle-même aura consisté à apprendre à mettre ensemble des éléments composites, disparates, à la limite incompatibles, puis à établir des équivalences entre eux, à transformer les uns en les autres. À ce polythéisme social, il convient d'ajouter le mouvement, les *circulations*. Les étendues apparemment immobiles sont, en réalité, travaillées aussi bien à la surface

que souterrainement par le mouvement extensif<sup>1</sup>. Il n'y a pas jusqu'à la durée qui ne soit une coupe mobile. Il y a donc un devenir planétaire de l'Afrique qui est le pendant du devenir africain de la planète. Cette planéarité, la critique se devra de la prendre en charge en tant que sa tâche propre.

Pour le reste, tout projet de réparation de la Terre devra tenir compte de ce que, dans cet essai, nous appelons le *devenir-artificiel de l'humanité*. Le *xxi<sup>e</sup>* siècle s'ouvre en effet sur un retour spectaculaire de l'animisme<sup>2</sup>. Il ne s'agit pas de l'animisme du *xix<sup>e</sup>* siècle, mais d'un animisme nouveau qui s'exprime non sur le modèle du culte des ancêtres, mais du culte de soi et de nos multiples doubles que sont les objets. Plus que jamais, ces derniers constituent le signe par excellence des états inconscients de notre vie psychique.

C'est par leur médiation que s'éprouvent, de plus en plus, les expériences de forte intensité émotionnelle et c'est par eux que tend désormais à s'exprimer ce qui n'est pas directement symbolisable. Il n'y a plus d'une part l'humanité et de l'autre un système des objets par rapport auquel les humains se situeraient comme en surplomb. Nous sommes désormais traversés de part en part par les objets, travaillés par eux autant que nous les travaillons. Il y a un devenir-objet de l'humanité qui est le pendant du devenir-humain des objets. Nous sommes le minerai que nos objets sont chargés d'extraire. Ces derniers agissent avec nous, nous font agir et, surtout, nous animent.

La redécouverte de ce pouvoir d'animation et de cette fonction psycho-prosthétique, ce sont surtout les technologies

---

1. Peter MITCHELL, *African Connections : Archaeological Perspectives on Africa and the Wider World*, AltaMira, Walnut Creek, 2005 ; Sonja MAGNAVITA, « Initial encounters : Seeking traces of ancient trade connections between West Africa and the wider world », *Afriques. Débats, méthodes et terrains d'histoire*, n° 4, 2013 – lire également le dossier de cette revue (n° 6, 2015) consacré aux réseaux d'échange et aux connexions entre l'Afrique orientale et l'océan Indien.

2. À propos des transformations du concept et de ses potentialités heuristiques dans le présent, consulter Nurid BIRD-DAVID, « Animism revisited », *Current Anthropology*, n° 40, 1999, p. 67-91 ; Karl SIEREK, « Image-animism : On the history of the theory of a moving term », *Images-Revues*, hors-série n° 4, 2013.

digitales qui la rendent possible. Du coup, le nouvel animisme se confond avec la raison électronique et algorithmique, qui en est aussi bien le médium que l'enveloppe, voire le moteur. Sur le plan politique, ce nouvel animisme est un nœud de paradoxes. En son noyau le plus profond se trouvent des virtualités d'affranchissement. Il annonce peut-être la fin des dichotomies. Mais il pourrait également servir de vecteur privilégié au néovitalisme qui nourrit le néolibéralisme. La critique du nouvel esprit animiste est donc nécessaire. Le but de cette critique serait alors de contribuer à la *protection du vivant contre les forces de la dessiccation*. Là réside en effet la force de signification de l'objet africain dans le monde contemporain.

Faite à partir des artefacts précoloniaux, cette critique est aussi une critique de la matière et du principe mécanique proprement dit. À ce principe mécanique, l'objet africain oppose celui de la respiration, le propre de toute forme de vie. Au demeurant, les objets africains ont toujours été la manifestation de ce qui se situe par-delà la matière. Faits de matière, ils sont en réalité un appel strident à son dépassement et à sa transfiguration. Dans les systèmes africains de pensée, l'objet est un discours sur l'au-delà de l'objet. Il agit, avec d'autres forces animées, dans le cadre d'une économie régénérative et symbiotique. Une critique sans concession de la civilisation en voie d'immatérialisation dans laquelle nous baignons gagnerait à s'inspirer de cette histoire et de cette épistémologie<sup>1</sup>. Que nous apprennent-elles sinon que la vie ne se suffit pas à elle-même. Elle n'est pas inépuisable. Le néovitalisme affirme, quant à lui, qu'elle survivra à toutes sortes de situations extrêmes, voire catastrophiques. Selon cette logique, on peut donc la détruire autant qu'on le veut<sup>2</sup>.

---

1. Luciana PARISI et Tiziana TERRANOVA, « Heat-death : Emergence and control in genetic engineering and artificial life », *CTheory*, 10 mai 2000.

2. Voir Ian KLINKE, « Vitalist temptations : Life, Earth and the nature of war », *Political Geography*, n° 72, 2019, p. 1-9.

Le néovitalisme ne sait pas non plus vivre avec la perte. Au fur et à mesure que l'humanité poursuit sa course effrénée vers les extrêmes, dépossession et déprivation seront le lot de tous. De plus en plus, il est probable que ce qui nous est pris sera sans prix et ne pourra jamais nous être restitué. L'absence de toute possibilité de restitution ou de restauration signera peut-être la fin du musée, entendu non pas comme l'extension d'une chambre de curiosités, mais comme la figure par excellence du passé de l'humanité, un passé dont il serait comme la butte témoin. Ne resterait plus que l'antimisée, non point le musée sans objets ou la demeure fugitive des objets sans musée, mais une sorte de grenier du futur dont la fonction serait d'accueillir ce qui doit naître, mais n'est pas encore là.

Anticiper une présence potentielle, mais non encore avérée, et qui n'a pas encore revêtu une forme stable, devrait peut-être être le point de départ de toute critique à venir dont l'horizon est de forger un sol commun. Il s'agirait de partir non pas de l'absence, non pas de ce qui est vacant, mais de la *présence anticipante*. Car, sans ce sol commun et donc sans défrontiérisation, la Terre ne sera pas réparée et le vivant ne sera pas remis en circulation.

## Table des matières

Avant-propos .....	7
<b>Introduction</b> .....	17
La combustion du monde .....	17
Le <i>pharmakon</i> de la Terre.....	25
<b>1. La domination universelle</b> .....	31
La chaîne de gestes .....	31
Ponctions.....	45
Troubles de l'identité .....	50
<b>2. Fracturation</b> .....	57
Le corps de la Terre .....	57
Escalade .....	62
Frontiérisation .....	66
Claustration et expurgation .....	71
<b>3. Animisme et viscéralité</b> .....	77
De la vie démoniaque.....	78
La zone obscure.....	85
Misères du temps .....	95
Anti-identité .....	98

4. Virilisme .....	103
Tremblement des sens .....	104
Le <i>phallos</i> .....	112
Sociétés onanistes et pulsion d'éjaculation.....	120
Panique génitale .....	125
5. Corps-frontières ..... <i>Bolchev</i>	131
Des hommes « en trop » .....	132
Mathématiques de la population .....	139
Néomalthusianisme .....	144
6. Circulations .....	151
L'humanité en cage .....	151
Sédentarisation au forceps .....	157
Enclavement .....	161
Contraction du monde.....	168
7. La communauté des captifs .....	173
Désir d'être leurré.....	175
Partir.....	181
Saillies.....	184
Métaphysiques du « chez soi » .....	186
Le mouvement immobile .....	194
8. Humanité potentielle et politique du vivant ....	201
Paganisme et idolâtrie.....	201
Différence et apocalypse.....	209
Boulet de dettes.....	216
Perte de monde .....	221
La capacité de vérité.....	226
Conclusion.....	233

Toutes les sphères de l'existence sont désormais pénétrées par le capital, et la mise en ordre des sociétés humaines s'effectue dorénavant selon une seule et même directive, celle de la computation numérique. Mais alors que tout pousse vers une unification sans précédent de la planète, le vieux monde des corps et des distances, de la matière et des étendues, des espaces et des frontières, persiste en se métamorphosant. Cette transformation de l'horizon du calcul se conjugue paradoxalement avec un retour spectaculaire de l'animisme, qui s'exprime non sur le modèle du culte des ancêtres, mais du culte de soi et de nos multiples doubles que sont les objets.

Avec le devenir-artificiel de l'humanité et son pendant, le devenir-humain des machines, une sorte d'épreuve existentielle est donc engagée. L'être ne s'éprouve plus désormais qu'en tant qu'assemblage indissociablement humain et non humain. La transformation de la force en dernier mot de la vérité de l'être signe l'entrée dans le dernier âge de l'homme, celui de l'être fabricable dans un monde fabriqué. À cet âge, Achille Mbembe donne ici le nom de *brutalisme*, le grand fardeau de fer de notre époque, le poids des matières brutes.

La transformation de l'humanité en matière et énergie est le projet ultime du brutalisme. En détaillant la monumentalité et le gigantisme d'un tel projet, cet essai plaide en faveur d'une refondation de la communauté des humains en solidarité avec l'ensemble du vivant, qui n'advient cependant qu'à condition de réparer ce qui a été brisé.

**Achille Mbembe** est professeur d'histoire et de sciences politiques ainsi que chercheur au Wits Institute for Social and Economic Research (WISER) à l'université de Witwatersrand (Johannesburg). Lauréat du prix Ernst-Bloch en 2018, il est notamment l'auteur, à La Découverte, de *Sortir de la grande nuit* (2010), *Critique de la raison nègre* (2013) et *Politiques de l'inimitié* (2016).

ISBN:978-2-348-05749-6

02 2020

